

- Ma femme, Gisèle Vanceneberg et moi-même, Gilbert Vaceneberg habitons dans le village de Kain depuis 1931. Notre maison se trouve en périphérie de la ville, de quoi me donner du fil à retordre pour rejoindre mon lieu de travail : une usine de tubes de dentifrice de la marque " *Toothy* ".

Mon salaire me permet de subvenir aux besoins de ma femme, mais les horaires de travail sont très contraignantes : de six à dix-neuf heures.

Je me lève à 4h30, quitte le logis à 5h00, prends 1 heure de trajet et arrive à 6h00.

De même pour le retour. Je quitte l'usine à 19h00 et arrive chez moi vers 20 heures.

Mon travail étant très physique, je m'éroule une fois rentré. Gisèle, comme à son habitude, me fait de bons petits plats. Après avoir mangé, je m'assois dans le canapé pour regarder la télévision. 20h30 sonne l'heure du coucher avec mon petit bout de femme.

On s'y fait à cette routine. Il faut le dire, c'est ma vie depuis 40 ans maintenant !

L'année 1930 marque mon début dans l'entreprise, la raison ? Eh bien je voulais avoir un bon salaire pour me marier à Gisèle, ce qu'on a d'ailleurs fait le 22 mars 1931.

C'est parce que je l'aime que j'ai demandé à poser un après-midi complet de congé, le 26 janvier 1970, c'est-à-dire aujourd'hui. C'était l'occasion de passer du bon temps avec elle, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps je le reconnais.

12h00 tapante sonne, et marque le début de la pause déjeuner. Je cours prendre mes affaires, dépose mon uniforme et mon badge et je reprends aussitôt la route.

J'étais loin d'imaginer le malheur qui m'attendait chez moi.

A peine ai-je eu le temps de garer ma voiture que celle de mon frère pointait le bout de son nez, là où habituellement je plaçais la mienne. Mon frère s'appelle Henri Vanceneberg, il est grand, âgé de 62 ans et toujours célibataire. Enfin,... C'est ce que je pensais à ce moment-là. Je me suis aussi dit que c'était très généreux de sa part, de prendre de son temps et de venir rendre visite à Gisèle.

Mais quelle fut ma surprise d'entendre des gémissements sortir de la chambre, alors que je venais tout juste franchir le pas de la porte. Je me suis alors précipité à l'intérieur et ai découvert ce salaud d'Henri baisé généreusement ma femme.

Alors vous comprendrez que je n'ai pu me retenir, j'étais envahi de rage, de colère et de haine. L'instant d'après je me tenais au-dessus de lui et l'assommais de coups. Je ne contrôlais plus mon corps, et la question " *Comment mon propre frère a-t-il pu me faire ça ?* " résonnait en boucle dans ma tête, faisant siffler mes oreilles.

C'est Gisèle qui a appelé la police, ils sont venus nous séparer et heureusement qu'ils l'ont fait parce qu'à ce moment là, j'aurais pu le tuer de mes propres mains; elles baignées d'ailleurs dans une marre de sang et une douleur aiguë commençait à se faire sentir, comme si toute l'adrénaline de mon corps était à présent à zéro.

Gisèle pleurait de manière incontrôlée et s'est tout de suite assuré qu'Henri respirait encore. Je ne pouvais plus la regarder dans les yeux, par peur de voir notre amour disparaître à jamais de son regard. Elle est tout aussi responsable que l'autre pourriture mais pourtant, je n'arrive pas à éprouver de la haine envers elle. J'en suis, pour l'instant, incapable.

En plus d'avoir gâché 40 ans de vie commune, il m'a piqué des sous ! 2000 francs tout rond que j'ai dû rembourser, vous vous rendez compte ?

- Oui c'est une somme conséquente en plus de votre malheur actuel, j'en suis fortement désolé. Je m'engage, en tant que bon journaliste, à vous rendre justice en vous dédiant la prochaine brève dans le journal de Kain!

- Merci pour ces excuses, mais rien ne pourra à présent me consoler.

- Henri Vaceneberg, c'est bien ça ?

- Oui ?

- Je me permets de vous interroger pour écrire une future brève concernant les " coups et blessures " dans le prochain numéro. J'ai déjà entendu votre frère concernant cette affaire.

- Je suppose qu'il s'est dépeint auprès de vous comme une victime ?

- En partie, c'est vrai, mais je voudrais avoir votre version des faits.

- Je n'ai pas voulu briser son mariage avec Gisèle. Et d'ailleurs, je pense qu'il l'a fait de lui-même. La pauvre était toujours toute seule dans la maison qu'il avait achetée 40 ans auparavant. Elle, qui venait du centre, avait perdu toutes ses amies proches. Durant mes visites, elle se confiait sur son isolement et sur ce qu'elle considérait comme de la négligence de la part de Gilbert. " 30 minutes ", disait-elle, c'est tout ce qu'elle avait pour converser avec son mari. 30 minutes au cours desquelles il regardait silencieusement la chaîne d'infos à la télévision. Mes visites étaient initialement occasionnelles, mais elles se sont très vite multipliées. Finalement, j'ai pris l'habitude de passer 5 fois par semaine, précisément sur les horaires de travail de mon frère. Durant nos rendez-vous, je lui offrais tout ce qu'elle désirait, des fleurs et autres gestes matériels. Mais ce qu'elle voulait le plus, c'était se sentir écoutée ! Alors je l'ai fait, et je l'ai comprise. C'est au fil de ces discussions que je suis tombé amoureux d'elle. Elle était tout ce que je recherchais chez une femme. J'ai été bête de ne pas l'avoir vu avant...

Elle est drôle et attentionnée, et cherche également à me combler de bonheur.

C'est d'ailleurs pour ça qu'elle me préparait de bonnes tartes tous les vendredis après-midi, si vous voulez tout savoir. Il y avait entre nous une complicité inavouable, et je pense ne pas me tromper en disant qu'il y avait aussi de l'attirance. Tous nos gestes reflétaient ce désir de se rapprocher. Au début, c'était anodin.

Des caresses sous prétexte de se prêter un mouchoir, les accolades de plus en plus longues pour se dire au revoir, et puis le baiser qui a été une déclaration violente. L'amour nous consumait.

Finalement, les baisers ne suffisaient plus, nos corps en voulaient plus. C'est vers juillet 1969 que nos ébats ont commencé. Et je vais vous dire une chose : j'ai énormément de regrets dans ma vie, mais cette liaison avec Gisèle n'en fait certainement pas partie. Et ce, même après m'être fait tabasser par mon frère sous les yeux de ma bien-aimée.

Elle a eu le malheur d'assister à la scène, pleurant et criant à Gilbert d'arrêter. Elle a fini par appeler la police qui m'a d'ailleurs donné raison. 2000 francs c'est la somme qu'il me doit en dédommagement. Il m'a tellement amoché que je suis désormais incapable de travailler.

Enfin, bref... J'ose espérer qu'à la fin de ce témoignage vous ne me verrez plus comme un simple amant mais bien un grand amoureux.

- Eh bien, quelle histoire Monsieur Henri Vaceneberg, merci pour ce témoignage. Je vous assure, je rendrai compte de la situation comme il se doit.

*Notes de l'autrice : Il s'avère que le journaliste n'a pas respecté ses promesses faites aux deux frères, laissant alors en suspens le motif de cette bagarre, bagarre qui apparaît désormais à la page 15 du Journal du village.*